

çais. Une hospitalité large et fraternelle attend nos évêques et nos prêtres. Nos personnalités catholiques sont assurées du plus cordial et du plus généreux accueil. Nulle meilleure occasion ne se retrouvera de nouer entre le Canada fidèle et la vraie France des rapports d'intimité, qui ne sont pas encore aussi étroits, aussi organisés, aussi constants que le permettrait, entre les deux nations, la communauté de langue et de foi. Hélas ! trop de Canadiens-Français se désafectionnent peu à peu de la mère patrie, parce qu'ils ne la connaissent plus qu'à travers le prisme déformant des hommes qui sont au pouvoir et des journaux qui sont à la mode. Ne négligeons donc pas de leur montrer ce que nous sommes encore, en apprenant d'eux ce que nous pouvons redevenir.

Quoi qu'il en soit de la participation de la France au congrès de Montréal, cette assemblée eucharistique aura, nous l'avons dit, assez d'ampleur et de retentissement, pour qu'au moins ses échos, franchissant l'Atlantique, se répercutent et se répandent à travers notre pays. La presse catholique remplira son devoir, de les recueillir et de les propager. La dévotion pour le Très Saint Sacrement en recevra, parmi nos populations fidèles, un nouvel essor. Le mouvement des petits congrès eucharistiques, de diocèse ou de province, d'une force de diffusion si considérable et donc d'un emploi si nécessaire, y trouvera lui-même un élan nouveau. Ce sera enfin, pour l'action catholique, impuissante et inféconde quand elle ne vient pas souvent se retremper à la vraie source, un regain de vie et de résultats.

Vraiment providentiel, en effet, nous apparaît ce renouveau du culte eucharistique, à une époque où la société catholique elle-même est envahie par un fléau dont l'Eucharistie seule apporte le remède !

Le modernisme ne s'infiltré pas seulement dans les esprits sous l'appareil saisissable et, par conséquent, moins dangereux de théories inexactes et de principes faux. Il pénètre, il imprègne insensiblement tout l'individu, sous la forme subtile d'une mentalité dévoyée, presque d'un instinct perverti. Contre un tel mal, il n'est plus de raisonnements victorieux. C'est toute une hygiène morale qu'il faut employer.

Deux symptômes essentiels permettent de diagnostiquer la présence de ce fléau : dans l'intelligence, une méfiance irraisonnée du surnaturel, que le moderniste écarte *a priori* partout où il n'est point forcé de le reconnaître et dont il parle le moins possible, où il est contraint de l'accepter ; dans le cœur, une froideur glaciale et rébarbative qui se complait à remplacer, par des démonstrations érudites et sèches, les effusions du zèle et de l'amour. Et, par là, sans le vouloir, le moderniste, alors même que dans son intime il reste croyant et pieux, répand autour de lui le doute et l'indifférence.